

LE FACTIONNAIRE

La nuit était tombée. Anne-Marie, enveloppée dans son châle, regagnait la ville à grands pas. Il faisait un froid intense. Elle était allée faire des travaux de couture dans un château des environs, et elle avait hâte d'être rentrée avant le dîner, car, elle ne le savait que trop, son mari n'aimait point attendre. Elle fut tout à coup croisée par un jeune soldat qui, l'ayant reconnue, s'arrêta aussitôt :

—Bonsoir, Anne-Marie.

—Bonsoir, monsieur Pierre.

—Comme vous êtes pâle ! Vous devez être gelée... Vous avez été travailler au château ?

—Oui ; je me suis même laissé surprendre par l'heure, et je crains d'être en retard...

—... Et surtout d'être grondée, maltraitée !... Pauvre Anne-Marie !

—Je vous assure que vous trompez, monsieur Pierre ; je ne serai ni grondée ni maltraitée.

—Je ne me trompe pas, Anne-Marie. Je sais combien votre existence est triste ; je sais que votre mari, pour reconnaître vos soins et votre dévouement, ne trouve pour vous que des paroles d'injures ; je sais que, pendant qu'avec une admirable abnégation vous travaillez comme une mercenaire pour nourrir votre enfant et lui permettre, à lui, d'aller boire et s'enivrer...

—Monsieur Pierre, de grâce !... Je vous assure que tout cela est faux, je vous l'assure !

—Allons donc ! Et il vous bat, le misérable ! Ne niez pas, je sais qu'il vous a déjà battue.

—Monsieur Pierre, vous êtes cruel. Eh bien, oui, tout cela est vrai. Mais, est-ce bien à vous de charger ainsi mon mari devant moi ?

—Que voulez-vous, Anne-Marie, je souffre tant de vous savoir malheureuse, vous si douce, si digne, si courageuse ! Je souffre tant de ne pouvoir vous venir en aide, à vous que j'aime tant ! Car je vous aime à en perdre la raison ?

—Monsieur Pierre, s'écria la jeune femme avec épouvante, taisez-vous ! je vous en supplie, taisez-vous ! vous savez bien que je ne puis entendre cela. De grâce, taisez-vous !

Et, d'un mouvement brusque, elle recula jusqu'à un arbre où elle s'adossa, les mains jointes et frissonnant des pieds à la tête.

—Oui, je le sais, dit Pierre, tout nous sépare, et j'aurais dû ne point parler... Mais cela a été plus fort que moi : il y avait trop longtemps que je gardais ce secret enfermé dans mon cœur et que je souffrais en silence ! Eh bien, oui, je le répète, je vous adore !... Mais vous êtes tout émue, vous tremblez... Vous m'en voulez, n'est-ce pas !... Je vous ai offensée ?... Vous

ne répondez pas !... Vous pleurez !... Mais non, vous souriez à travers vos larmes !... Oh ! Anne-Marie, ce serait trop de bonheur !... Je ne puis croire que vous m'aimiez aussi !

—Monsieur Pierre, murmura la jeune femme d'une voix mourante, monsieur Pierre, je vous en supplie...

—Ah ! vous m'aimez ! Je le sens, je le vois ! à quoi bon feindre ? Vous pouvez encore être heureuse, puisque nous nous aimons !

—Monsieur Pierre, dit gravement Anne-Marie, vous me forcez à prononcer une parole qui va nous séparer à jamais. Eh bien ! oui, je vous aime, et du plus profond de mon cœur. Je vous aime parce que vous êtes bon et généreux, parce que vous avez eu pitié de moi, parce que vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt,

enveloppé du large manteau à capuchon, monte la garde à la poudrière, hors de la ville.

Tout à coup, un homme s'avance vers lui.

—Qui vive ! crie Pierre.

—Tu ne me reconnais pas ? François, le mari d'Anne-Marie, ta bonne amie ! répond l'homme d'une voix goguenarde.

—Halte ! ou je fais feu !

—Toi, tirer sur moi ! allons donc ! Mais, si tu me tuais, tu ne pourrais pas épouser Anne-Marie.

—Misérable !

—Oh ! tu peux m'injurier ! je te tiens et je te défie bien de faire feu sur moi. Je vous ai entendus tous les deux hier au soir. C'était charmant ! et touchant ! Vrai, j'ai été ému jusqu'aux larmes, et je vous plains

tous deux du fond de mon âme. Hein ! quel fier service je vous rendrais si je disparaissais, si je mourais ! Plus d'obstacle, mes bons amis ! une balle dans la tête et ce serait fini ! —Mon devoir est de tirer sur toi !

—Ton devoir ! Mais si tu tirais sur moi, mon bel ami, t'imagines-tu qu'Anne-Marie croirait que tu m'as tué pour remplir ton devoir ? Ne serait-elle pas plutôt persuadée que tu as voulu te défaire de moi ? Et voudrait-elle, dans ces conditions, s'unir à toi ? D'un geste tu pourrais, tu devrais me supprimer, et, ce geste, tu ne le feras pas. Et je suis venu exprès pour te dire ceci : Tire sur moi, et Anne-Marie t'échappe pour jamais ; ne tire pas, et tu manques à l'honneur, à ton honneur de soldat, auquel tu tiens plus qu'à ta vie ! Que dis-tu de cette petite vengeance ? Est-ce bien imaginé ? Mais ce n'est que le commencement, et je te réserve encore quelques jolies surprises du genre de celle-ci. A bientôt !

Et, tandis que Pierre demeurait immobile, muet de rage et d'impuissance, le misérable s'éloigna en sifflant.

Il ne tarda point, comme c'était son habitude, à aller boire dans les cabarets ; au bout d'une heure, il était complètement gris.

de l'affection. Mais je suis mariée et je suis honnête. Après ce que je viens de vous dire, nous ne devons plus nous revoir.

—Vous avez raison, Anne-Marie, il vaut mieux ne plus nous revoir.

—Monsieur Pierre, n'avez-vous pas entendu un bruit de pas ?

—Non, c'est le vent qui pousse les feuilles mortes.

—Il est tard, il faut que je rentre. A partir d'aujourd'hui, nous sommes étrangers l'un à l'autre. Adieu, monsieur Pierre.

—Adieu, Anne-Marie.

Le lendemain, pendant la nuit. Il gèle. Pierre,

Alors il lui vint une idée d'ivrogne, une idée féroce. Il se dirigea en chancelant vers sa demeure, et une fois arrivé, il pénétra dans la chambre où Anne-Marie reposait. Brusquement, il s'élança sur elle et la jeta hors du lit.

—Qu'y a-t-il ? s'écria la pauvre femme tremblante et à moitié endormie.

—Habille-toi !

—Mais pourquoi ? dit-elle timidement, il ne fait pas encore jour.

—Veux-tu t'habiller !

Et il s'avança vers elle, le bras levé, l'attitude menaçante, l'écume aux lèvres.

La pauvre Anne-Marie, voyant qu'il était inutile de résister et qu'il la battrait plutôt qu'il ne renoncer à



Adieu

*Je l'aime et ne sais pas de romance plus douce
Que ton nom ; pas un mot ne donne la secousse
Que je ressens au cœur, soudain, en l'écoutant,
Pas un nom plus cheri, pas un mot plus chantant.
Je l'entends partout ; dans la vague qui se brise,
La musique des pins, des grèves, de la brise,
Tout ce qui prend ici, sur la terre, une voix,
Le frisson de la plaine et le soupir des bois,
Les rumeurs de la mer, des lacs bleus et des sources,
Le fracas des torrents, des fleuves dans leurs courses,
Le chant triste du saule et celui des roseaux,
Les mille bruits confus des nids et des oiseaux,
Tout me chante ton nom en un divin poème
Rythmique et palpitant ; ah ! je t'aime, je t'aime !*

Quelques Mors 1896

Lion Feil